

CHUENG-SOUN TAI ET JULIE TAI

Julie Tai, petite-fille du narrateur de « Départ de Shanghai, années trente », est née en 1981 à Berne de parents scientifiques et amoureux des arts et des lettres. Elle écrit des nouvelles, romans et poèmes depuis l'âge de cinq ans. À ce jour, elle a publié plusieurs de ses textes dans des recueils et revues littéraires et a été l'une des lauréates du Prix international Jeunes auteurs en 2001. Titulaire d'un diplôme de piano, elle a toujours conjugué son plaisir de l'écriture avec celui du dessin et de la musique. Elle est aujourd'hui juriste et prépare une thèse en droit des brevets à Munich, en Allemagne.

CHUENG-SOUN TAI & JULIE TAI

Départ de Shangai, année trente

Dans mon cahier, j'ai noté aujourd'hui :

11 h 25 : Mon fils me téléphone et me dit de ne pas passer ma journée au lit.

14 h 15 : Je me rends aux toilettes, j'y reste longtemps.

18 h 20 : Les infirmières essaient de me conduire à la salle à manger. Je n'arrive pas à me relever.

Il ne se passe plus grand-chose autour de moi, à vrai dire. Les événements s'enchaînent dans une forme de routine assez confortable, ma foi.

Ma vie actuelle est à l'image de ma chambre : un espace où se reposer en attendant que l'on me propose de déménager ailleurs. Ailleurs, je ne sais où, cela m'est égal maintenant, puisque je ne sais déjà pas vraiment où je me trouve ici. Il faut dire, que souvent encore, je pense à ma vie d'avant. Cela me permet de m'évader un instant, d'oublier où je pourrais me trouver, même si, à présent, qu'importent les lieux, les gens et ce qu'ils peuvent bien me dire ou me cacher.

Je sais qu'ils pensent que je suis désorienté, que ma raison n'est plus qu'embrouillamini de réminiscences d'un passé que j'aurais aimé pouvoir leur raconter, que je suis enfermé dans mon petit monde, que je ne les comprends pas parce que leur langue n'est pas la mienne. Ils n'arrivent d'ailleurs pas à concevoir comment j'ai pu vivre tant d'années en Suisse, pendant plus de la moitié de mon existence, sans vraiment parvenir à assimiler leur idiome.

Et s'ils se mettaient à ma place? J'aimerais bien voir ces gens débarquer dans un pays lointain dont ils ne maîtriseraient que le nom et seulement dans leur langue maternelle, travailler d'arrache-pied chaque jour de la semaine ou presque, plus de dix heures d'affilée, avec d'autres étrangers comme eux, tout en subissant constamment la loi de préjugés tenaces, ainsi que les refus polis d'entamer une conversation. Supporteraient-ils d'être classés toute leur vie dans la catégorie de ceux à qui l'on demande quand ils retournent «chez eux»?

Pour résumer: je suis nonagénaire, né dans un village situé à deux heures d'autoroute (et autrefois, à un jour de marche) de Shanghai, où j'ai été formé au métier de cuisinier. Ajoutons encore que je suis de nationalité taïwanaise, mais sans avoir jamais habité l'île de Formose, que j'ai vécu en Chine, en Birmanie, à Hong Kong, en France, puis en Suisse, où je vis toujours et où je mourrai sans doute, et que j'ai voyagé dans une demi-douzaine d'autres pays. Je suis père, grand-père, arrière-grand-père, cousin et grand-oncle.

Mon passé ressemble au visage d'un champ après une bataille, couvert de cicatrices, dont certaines se sont heureusement très bien refermées. Mon passé est un voyage, jusqu'à ce qu'il aboutisse en Suisse, à Lausanne.

Yangzhou, années vingt: mon père était vétérinaire de campagne, mais il était si difficile de joindre les deux bouts en ce temps-là qu'après quelques années d'école seulement, j'ai été contraint de m'initier à un métier. À quatorze ans, j'ai donc entamé quatre dures années d'apprentissage dans le meilleur restaurant de la région, quatre années qui m'ont familiarisé notamment avec le sens de l'abnégation.

Shanghai, années trente: les tatouages d'hirondelles sur mes bras sont comme des tableaux ratés qu'un peintre voile lorsque des intrus pénètrent dans son atelier, traces indélébiles de l'influence qu'ont exercée les Triades sur un jeune apprenti cuisinier qui voulait se faire une place dans la société de cette ville en effervescence. Mais, trop

peu de temps hélas après mon installation a commencé la guerre contre le Japon, contre cet envahisseur dont la cruauté aveugle a écarté ensuite beaucoup trop de monde autour de moi. Il m'est arrivé de passer tant de nuits, durant cette période-là, accablé par la chaleur de ces étés caniculaires, prostré sur la grande planche en bois à découper la viande ou étendu à même le sol, dans la cuisine du restaurant dans lequel j'officialisais, de crainte d'être capturé si je retournais chez moi...

Cette guerre atroce m'a poussé de Shanghai vers le Sud, vers les zones épargnées, et m'a contraint d'abandonner femme, enfant et parents derrière moi, dans leur village. J'ai traversé et séjourné dans toutes les provinces du sud-ouest de la Chine, me familiarisant sans peine avec les dialectes rencontrés. J'ai lutté pour ma survie, mais j'étais loin de me douter que l'ennemi allait si rapidement changer de visage.

Le nouvel ennemi était couleur de sang et balayait également tout sur son passage, surtout le peu qui avait pu être reconstruit après la guerre.

Après des mois d'errance, et de voyages interminables, dont un plus particulièrement a failli me coûter la vie, dans des trains bondés, je me suis retrouvé dans le Yunnan. C'est là que les enfants de ma seconde union ont vu le jour, tandis que je venais d'ouvrir un restaurant, collaborant avec un malandrin qui m'a dépouillé ensuite de presque toutes mes maigres économies. Craignant par-dessus tout d'emprunter de l'argent pour m'endetter, je me suis expatrié sans le sou, mais non sans espoir, vers le pays le plus proche, la Birmanie.

Birmanie, années quarante: d'où je ne suis revenu qu'avec deux oranges pour seuls biens, à l'attention de mes enfants.

Hong Kong, années quarante: la ville de tous les possibles, accueillant alors tous les miséreux qu'un gouvernement pourchassait parce qu'ils lui refusaient allégeance. Hong Kong, ville de liberté, d'espérance, de toutes mes dernières espérances d'ailleurs. Mais, la population de cet îlot croissait tellement vite que le chômage a fini par me

guetter aussi. C'était sans imaginer qu'un jour des Parisiens viendraient me débaucher, par voie d'annonce dans la presse, cherchant un chef pour leur restaurant cinq étoiles et faisant bien sûr miroiter les éclats d'une vie meilleure. Premier au concours de sélection devant une trentaine de candidats, j'ai été invité à rejoindre la France. C'était également sans imaginer qu'à l'ombre de la Tour Eiffel, ils exploiteraient ensuite un visa de touriste en transit pour asservir un homme pendant des années.

Paris, années cinquante : chaque semaine, j'ai donc fait la queue, patiemment et par tous les temps, devant la préfecture de police pour obtenir le prolongement de mes papiers. Les fonctionnaires fermaient les yeux sur les pratiques de certains patrons avides de main-d'œuvre corvéable à merci. Ainsi, je dansais devant mes fourneaux, jonglant avec mes casseroles, dirigeant mon équipe et ma vie comme un funambule sur sa corde, prêt à chuter si on le poussait trop loin.

Et puis, sans crier gare, la gérante d'un restaurant lausannois s'est manifestée. Je n'avais aucune envie particulière de me retrouver en Suisse, où je ne connaissais strictement personne et risquais de me retrouver coupé du monde, mais étais attiré par cet endroit paisible et que l'on disait prospère, pour pouvoir y faire grandir mes enfants. Car, ils me manquaient.

« *Le Shanghai* », *années cinquante* : un peu grâce à moi, le deuxième restaurant chinois de Suisse a pu ouvrir ses portes. Le roi de Thaïlande était l'un de nos plus fidèles clients. Je n'oublierai jamais sa gratitude, lorsqu'il est venu, un jour après son dîner, me serrer la main en cuisine pour me remercier des plats que je lui préparais.

J'ai dû attendre plus de deux ans avant de pouvoir installer ma petite famille auprès de moi. Je ne prévoyais donc pas que son arrivée puisse être considérée comme sensationnelle. À peine établis à Lausanne, mes enfants, alors âgés de cinq, huit et dix ans, ont en effet reçu la visite de *La Feuille d'Avis* de l'époque, qui voulait effectuer un reportage sur « la première famille asiatique » établie

à Lausanne, la nôtre. J'ai accepté l'interview, mais n'ai jamais pu lire l'article publié ensuite, à mon grand regret.

Lausanne, cinquante années : mon français demeure approximatif, je ne sais prononcer que des phrases d'usage. Je comprends péniblement mes interlocuteurs et lis seulement quelques mots dont je reconnais la forme. En somme, je suis presque muet, sourd et aveugle depuis plus d'un demi-siècle. Cela m'attriste, me désespère parfois, mais j'ai bien essayé d'étudier la langue, à grand renfort de méthodes diverses, de cassettes et de disques. Malheureusement, apprendre n'est pas à la portée de celui qui n'a déjà que très peu fréquenté l'école dans son propre pays d'origine. J'ai donc fini par y renoncer, le cœur serré.

Les conversations avec mes enfants ne sont d'ailleurs pas toujours dénuées de malentendus, mais je suis tout à fait incapable de discuter convenablement avec mes petits-enfants, sauf ceux qui parlent le mandarin, peut-être. Leurs sourires, leurs regards et leurs avenir, que j'espère plus sereins que mon passé, suffisent toutefois à mon bonheur. Il y a de la chaleur dans les sourires de ces jeunes êtres qui me ressemblent, de la douceur dans leur regard et leur présent est remarquable. Je suis très fier d'eux tous.

Je sens que j'arrive à la fin de mon parcours. Bien que je sois en excellente santé pour mon âge et ne souffre d'aucune maladie, je sens que mon corps est las, qu'il s'épuise d'avoir tant lutté. Car, j'ai lutté pour survivre à la famine, à la pauvreté, à la guerre, aux révolutions. J'ai lutté pour ne jamais rien devoir à personne. J'ai lutté pour travailler dans les plus grandes cuisines, et pour supporter constamment un environnement hostile, enfumé, bruyant et surchauffé. J'ai lutté pour élever décemment ma famille, avec un revenu d'à peine deux mille francs par mois jusqu'à ma retraite, à la fin des années septante. J'ai lutté pour que tous puissent vivre mieux que moi. J'ai lutté pour vaincre les préjugés. J'ai lutté pour soigner ma femme, qui est décédée il y a treize ans.

Il faut me croire. Même arrivé en Suisse, j'ai continué à lutter.

Je vais encore ajouter dans mon carnet aujourd'hui :

21 h 00: J'ai pensé à toutes les choses que j'avais encore à leur dire. Il y en a trop.

(Note: Chueng-Soun Tai s'est paisiblement éteint dans son sommeil, le 19 avril 2006, à l'âge de 92 ans, dans le home lausannois où il résidait depuis plusieurs années.)